



Critique du voyage. L'exemple de la correspondance d'Orient de Flaubert

Sarga Moussa

► To cite this version:

Sarga Moussa. Critique du voyage. L'exemple de la correspondance d'Orient de Flaubert. Itinéraires littéraires du voyage, ADIREL, pp.169-176, 2013. hal-00910009

HAL Id: hal-00910009

<https://hal.science/hal-00910009>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Critique du voyage. L'exemple de la correspondance de Flaubert en Orient

Flaubert a longtemps rêvé d'Orient, comme toute la génération romantique qui l'a précédé de peu, et dont il n'aura de cesse de se distancier dans son œuvre littéraire. En 1841, donc huit ans avant le grand périple méditerranéen qu'il entreprendra avec Maxime Du Camp, il écrit dans une sorte de journal intime, publié de manière posthume : « Aujourd'hui mes idées de grand voyage m'ont repris plus que jamais c'est l'Orient toujours. J'étais né pour y vivre¹. » Lorsqu'il s'embarque à Marseille, en octobre 1849, pour un voyage d'une année et demie qui le mènera de l'Égypte à l'Italie, en passant par le Liban et la Syrie, la Palestine, l'Asie Mineure, Constantinople et la Grèce, le jeune Flaubert est parfaitement conscient de marcher sur les traces de Chateaubriand et de Lamartine, – à la différence près, toutefois, que ceux-ci font de leur voyage un pèlerinage moderne, alors que la dimension chrétienne est largement absente chez Flaubert.

Lorsqu'on parle du voyage en Orient de Flaubert, aujourd'hui, on a tendance à oublier que celui-ci était accompagné de Du Camp. Ou plutôt, c'est Du Camp qui dirigeait les opérations, et Flaubert qui l'accompagnait. Le premier avait déjà accompli un voyage en Asie Mineure et à Constantinople, dont il avait publié le récit en 1848 sous le titre de *Souvenirs et paysages d'Orient*. En 1849, lorsqu'il repart pour l'Orient avec Flaubert, Du Camp est donc dans la position du grand frère : il a déjà une expérience des voyages lointains, ce qui a dû contribuer à lui faire obtenir une mission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mission dont il s'acquittera en photographiant notamment de nombreux monuments pharaoniques de la vallée du Nil. Ce sera la matière du premier grand recueil de photographies orientalistes qu'il publiera dès son retour, sous le titre d'*Égypte, Nubie, Palestine et Syrie* (1852). Mais Du Camp fait feu de tout bois. Il publie également, dès l'année suivante, un roman, *Le Livre posthume*, dont le sujet est ancré dans sa propre expérience viatique. D'autre part, il publie en 1854, dans la *Revue de Paris* dont il est le directeur, une nouvelle intitulée *Reïs-Ibrahim*, qui renvoie au pilote de la cange avec laquelle il avait remonté le Nil jusqu'à la seconde cataracte. Enfin et surtout, Du Camp publie la même année *Le Nil*, le récit de son voyage en Égypte.

1 « Souvenirs, notes et pensées intimes », f° 24 r°, dans Gustave Flaubert, *Mémoires d'un fou, Novembre et autres textes de jeunesse*, éd. Yvan Leclerc, Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 387.

À cette stratégie éditoriale consistant à occuper rapidement le terrain en visant un large public, Flaubert oppose sa propre attitude de *réten*tion auctoriale. Il remplit certes des carnets, il prend des notes qu'il recopie même soigneusement, une fois de retour à Croisset ; pourtant, il refuse de publier le moindre récit de voyage. Cela ne veut pas dire que l'Orient ne fera pas retour dans la fiction : pensons à *La Tentation de saint Antoine*, dont une première version avait d'ailleurs été ébauchée en 1849, ou à *Salammbô* (1862), ou encore à *Hérodias*, le dernier des *Trois Contes* (1877) de Flaubert. Mais celui-ci, avant même d'être reconnu comme écrivain (car Flaubert, avant *Madame Bovary*, n'est pas encore « Flaubert »), se méfie du « déjà-dit ». Il sait que le voyage, au milieu du XIX^e siècle, est en train de devenir une sorte de rituel bourgeois. Comment, dès lors, raconter une expérience forte sans passer pour un voyageur naïf ? comment dire l'Orient sans tomber dans la récitation orientaliste ?

Il se pourrait que la correspondance soit un espace privilégié pour exprimer ce type de paradoxe. C'est en tout cas ce corpus, plus que les notes de voyage (dont Flaubert s'inspire parfois pour rédiger ses propres lettres, comme si celles-ci devenaient le véritable récit viatique) qu'on exploitera ici, sachant que cette correspondance, non publiée du vivant de l'auteur, fut adressée à sa famille et à ses amis, mais principalement à deux destinataires : d'une part la mère de Flaubert, que celui-ci cherche souvent à rassurer (les lettres qu'elle reçoit doivent justifier le départ du fils auquel elle n'avait consenti qu'à regret) ; d'autre part Louis Bouilhet, l'ami de cœur aspirant lui aussi à devenir écrivain (les lettres qui lui sont destinées comportent ainsi, outre toute une composante sexuelle soigneusement cachée à M^{me} Flaubert, des considérations sur l'écriture). Ce qu'on va examiner ici, à travers cette correspondance d'Orient, ce sont donc autant les aventures d'un voyageur que la *posture réflexive* d'un épistolier en voyage².

2 Sur le voyage en Orient de Flaubert, voici quelques références : Jeanne Bem, *Le Texte traversé*, Paris, Champion, 1991 (chap. « L'Orient ironique de Flaubert ») ; Jean-Claude Berchet, *Le Voyage en Orient*, Laffont, 1985 ; Pierre-Marc de Biasi (éd.), *Gustave Flaubert, Voyage en Égypte*, Grasset, 1991 ; Isabelle Daunais, *L'Art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient (XIX^e siècle)*, Montréal, Presses de l'Univ. de Montréal, et Saint-Denis, Presses de l'Univ. de Vincennes, 1996 ; Stéphanie Dord-Crouslé, « Plus qu'une terre promise, un 'pays de connaissance'. Flaubert en Terre Sainte (août 1850) », dans *Perspectives. Revue de l'Université Hébraïque de Jérusalem* n° 11, 2004, p. 129-153 ; Anne-Sophie Hendrycks, « Flaubert et le paysage oriental », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1994, n° 6, p. 996-1010 ; Sarga Moussa, « Signatures : ombre et lumière de l'écrivain dans la Correspondance d'Orient de Flaubert », dans *Littérature*, n° 104, déc. 1996, p. 74-88 ; ID., « Flaubert et les pyramides », dans *Poétique*, n° 107, sept. 1996, p. 271-287 ; ID., « Flaubert et Du Camp au désert », dans *Savoirs en récits II*, Jacques Neefs (dir.), Saint-Denis, Presses Univ. de Vincennes, 2010, p. 103-118 ; Denis Porter, *Haunted Journeys. Desire and Transgression in European travel Writings*, Berkeley,

Ambivalences génériques

« Je crois bien, homme intelligent, que tu ne t'attends pas à recevoir de moi une *relation* de mon voyage », écrit Flaubert à Bouilhet depuis Le Caire, le 1^{er} décembre 1849³. Nous voilà donc avertis : lire (ou écrire) un récit de voyage, ce serait être du côté de la bêtise (mais celle-ci, comme on sait, a fasciné notre auteur). Et Flaubert insiste, en soulignant le mot *relation*, employé traditionnellement pour désigner ce que nous nommons un récit de voyage. Mis d'emblée à distance de manière ironique par l'épistolier, le genre viatique apparaît comme suspect. Mais suspect de quoi, au juste ? D'abord de créer ce qu'on appellerait aujourd'hui un « horizon d'attente », donc de répondre aux exigences d'un public lui-même déjà conditionné par des dizaines, si ce n'est des centaines de récits de voyage en Orient, dont on peut faire remonter l'origine aux pèlerinages médiévaux. Comme on le sait, Chateaubriand réactive cette tradition avec l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), et il met à la mode, pour tout le XIX^e siècle, une sorte de Grand Tour méditerranéen. De nombreux écrivains et artistes marcheront sur ses traces, mais aussi des pèlerins, des diplomates, des journalistes... La conscience du caractère souvent répétitif des textes qui en résultent (les mêmes étapes obligées générant fatalement un certain nombre de *lieux communs*), à l'évidence, inquiète déjà le jeune Flaubert, qui ne souhaite pas être confondu avec la masse des voyageurs contemporains.

Est-ce à dire, pour autant, qu'il renonce à toute narration viatique ? Certes non, et c'est là toute l'ambiguïté, autant que l'intérêt, de sa posture énonciative. En effet, et contrairement à ce qu'on pourrait croire, Flaubert ne semble pas condamner, dans cette ironisation de la *relation* de voyage, la demande d'exotisme de ses contemporains. Au contraire, même : puisqu'il faut « divertir » la malheureux Bouilhet, resté emprisonné chez lui, « entre Huart [un répétiteur, semble-t-il] et les hiboux empaillés⁴ », le voyageur en rajoute dans la représentation orientalisante de lui-même, comme s'il fallait souligner, de manière contrastive, la différence (au profit du premier) entre l'Orient contemporain et la France bourgeoise. Flaubert se donne donc à voir

Princeton University Press, 1991 ; Amélie Schweiger, « La lettre d'Orient », dans *Revue des Sciences Humaines*, n° 195, juillet-sept. 1984, p. 41-51.

3 Gustave Flaubert, *Correspondance*, t. I, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 538 ; souligné par l'auteur.

4 *Ibid.*

fumant le chibouk (la pipe orientale), mangeant avec les doigts, et tentant même de reproduire le cri du chameau (« J'espère le rapporter, mais c'est difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblote au fond du rôle qu'ils poussent⁵ »). Il s'agit bien sûr de faire saliver l'ami Bouilhet, de lui donner à *sentir* l'Égypte, comme s'il y était. Qu'est-ce à dire, sinon que Flaubert s'est lancé, malgré ses dires, dans une « relation », fût-elle fragmentaire, de son voyage en Orient ? N'est-on pas, ici, en pleine prétérition ? Cette lettre témoigne tout à la fois d'une *mauvaise conscience* du voyageur, et d'une *tentation* de raconter l'ailleurs. Flaubert ne refuse donc pas le principe d'écrire le voyage, mais il prétend se libérer d'un certain type de récit viatique, dont on va essayer de donner quelques traits caractéristiques, par opposition à ceux que l'épistolier souhaite mettre en valeur.

À propos de sa traversée de la Méditerranée, Flaubert écrit ceci à Louis Bouilhet :

Car vous saurez, mon cher Monsieur, que j'ai été le plus gaillard de tous les passagers, quoique la mer ait été chienne (on roulait, on dégoillait. C'était superbe). Tout le temps de la traversée, 11 jours, j'ai mangé, fumé, blagué et été si aimable par mes histoires lubriques, bons mots, facéties, etc., que l'état-major m'adorait. Je crois que je repasserais sur *le Nil* gratis. J'ai acquis, là, cette conviction : que les choses prévues arrivent rarement. J'avais peur du mal de mer et je n'en ai eu brin ; il n'en fut pas ainsi de Maxime [Du Camp] et du jeune Sassetti [le domestique]. Accoudé sur le bastingage je contemplais les flots au clair de lune, en m'efforçant de penser à tous les souvenirs historiques qui devaient m'arriver, et ne m'arrivaient pas⁶.

Le récit viatique, jusqu'au début du ^{xix}^e siècle, est en principe un genre sérieux. Le narrateur doit y faire preuve, si ce n'est d'érudition, du moins d'un savoir historique et littéraire. Ainsi, s'embarquer sur un navire qui se dirige vers Alexandrie, pour un jeune homme qui a fait ses humanités, devrait spontanément conduire à évoquer les grands noms du passé : Alexandre, César, Cléopâtre... Or, ce qu'explique Flaubert dans cette lettre, c'est tout à la fois qu'il connaît parfaitement les contraintes du voyage en Orient (se déplacer dans l'espace est souvent prétexte à remonter dans le temps), et qu'il est aussi capable de mettre à distance le caractère *codifié* de la mémoire du voyageur (« les souvenirs historiques qui *devaient* m'arriver »).

Au lieu d'un discours emphatique sur l'Antiquité grecque et latine, Flaubert s'attache ainsi à décrire *au plus près* ce qu'est la réalité du

⁵ *Ibid.*, p. 539.

⁶ *Ibid.*

voyage. Posture totalement matérialiste, qui consiste non seulement à rappeler les plaisirs de la vie (manger, fumer, blaguer...), mais encore à dire les désagréments de celle-ci, en l'occurrence l'expérience du *corps malade*. On peut bien sûr se demander s'il s'agit d'une provocation proprement flaubertienne. Théophile Gautier m'écrit-il pas à la même époque, dans *Constantinople* (1852) : « Le voyageur est comme le médecin, il peut tout dire⁷. » *Tout*, vraiment ? En réalité, dès lors qu'un récit de voyage est publié par son auteur, celui-ci ne peut s'empêcher d'exercer une forme d'autocensure. À preuve Maxime Du Camp qui, lorsqu'il fait le récit de sa traversée de la Méditerranée avec Flaubert, n'évoque que très discrètement l'épisode peu glorieux auquel Flaubert fait allusion dans sa correspondance : « Tu sais, mon cher Théophile [Gautier, auquel *Le Nil* est dédié], que si j'ai su m'accoutumer à être malade, je n'ai jamais pu m'habituer à supporter la mer⁸. » Mais il n'en est pas moins vrai que le récit de voyage, à prétention réaliste, peut inciter à faire émerger des discours ou des thèmes qui sont moins présents, voire refoulés dans d'autres genres littéraires. En ce sens, Flaubert, dans cette lettre à Bouilhet (on trouve d'ailleurs une allusion, moins développée, au même épisode du « dégobillage », dans ses notes de voyage⁹) ne fait qu'actualiser, en la radicalisant, l'une des potentialités du genre viatique.

La fin des pèlerinages ?

Cette posture matérialiste affichée, on peut l'opposer à celle d'un Chateaubriand, mort peu de temps avant que Flaubert ne parte pour l'Orient, et dont l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* fut lu comme un guide avant la lettre par nombre de voyageurs, même si Lamartine, dans son propre *Voyage en Orient* (1835), adopte une attitude souvent critique vis-à-vis de cette figure tutélaire et quelque peu obsédante¹⁰. Chateaubriand

7 Théophile Gautier, *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, éd. Sarga Moussa, Paris, La Boîte à documents, 1990, p. 134.

8 *Un voyageur en Égypte vers 1850. « Le Nil » de Maxime Du Camp*, éd. Michel Dewachter et Daniel Oster, Paris, Sand/Conti, 1987, p. 71.

9 « Gens qui gueulent et dégueulent » (Gustave Flaubert, *Voyage en Orient*, éd. Claudine Gothot-Mersch, notes de Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Gallimard, « Folio », 2006, p. 75).

10 Voir mon introduction à Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, Paris, Champion, 2000, p. 16 et suiv. Sur Chateaubriand et l'Orient, voir Philippe Antoine, *Itinéraire de Paris à Jérusalem de François de Chateaubriand*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2006 ; Jean-Claude Berchet (dir.), *Le Voyage en Orient de Chateaubriand*, Houilles, Manucius, 2006 ; Alain Guyot et Roland Le Huenen, *L'itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-

affirmait ainsi, comme pour conjurer la fin d'une époque : « Je serai peut-être le dernier Français sorti de mon pays pour voyager en Terre-Sainte, avec les idées, le but et les sentiments d'un ancien pèlerin¹¹. » Et, de fait, son ouvrage réactive une ancienne tradition de pèlerins, qui eux-mêmes pensaient mettre leurs pas dans ceux du Christ en parcourant la Palestine. Chateaubriand, quant à lui, y séjourne pendant moins de deux semaines, au mois d'octobre 1806. Mais le « Voyage de Jérusalem » constitue, à lui seul, deux des sept parties de l'*Itinéraire*. Le narrateur y relate longuement l'histoire de la ville sainte, et surtout ses deux visites à l'église du Saint-Sépulcre, où il dit son émotion face à « cette rencontre de tant de peuples au tombeau de Jésus-Christ¹² ». Chateaubriand, donc, fait de Jérusalem le but principal et le véritable temps fort de son périple méditerranéen, comme l'indique d'ailleurs le titre de son récit de voyage.

Quel est le statut de la Terre Sainte dans le voyage en Orient de Flaubert¹³ ? Celui-ci y séjourne près d'un mois et demi, entre août et septembre 1850, soit trois fois plus longtemps que son prédécesseur. Mais ce que Flaubert en dit, en particulier dans ses lettres envoyées de Jérusalem, est évidemment bien différent, par son contenu comme par le ton, de ce qu'il avait pu lire dans l'*Itinéraire*. Tout laisse d'ailleurs penser à une intention parodique, bien que non avouée. Certes, lorsqu'il s'adresse à sa mère, Flaubert tient à marquer le coup de son arrivée à Jérusalem : « C'est une date dans la vie, cela¹⁴. » Mais, dans la même lettre, il ajoute cette appréciation ambiguë : « La malédiction semble planer sur cette ville où l'on ne marche que sur des merdes et où l'on ne voit que des ruines. C'est bougrement crâne¹⁵. » Tout en évoquant la vieille topique chrétienne de la ville sainte dont il ne restera pas « pierre sur pierre » (Matthieu, 24, 2), ville dont Chateaubriand disait encore qu'elle respirait « les épouvantements de la mort¹⁶ », Flaubert ironise sur

Sorbonne, 2006.

11 François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 76.

12 *Ibid.*, p. 389.

13 En comparaison avec le séjour égyptien de Flaubert, il existe relativement peu de littérature critique concernant la partie palestinienne de son voyage en Orient. On peut cependant lire l'article de Stéphanie Dord-Crouslé cité en note 2.

14 Flaubert, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 660 (lettre à sa mère du 9 août 1850).

15 *Ibid.*

16 Chateaubriand, *Itinéraire*, *op. cit.*, p. 298.

ce discours religieux en associant de manière provocante les « ruines » et les « merdes » : choc volontaire du style élevé et du vocabulaire grossier, de la méditation historique et du registre le plus trivial, dont ce n'est pas le seul exemple dans la correspondance d'Orient de Flaubert¹⁷.

Quelques années plus tard, dans une célèbre lettre à Louise Colet, avec qui il avait renoué après son retour en France, Flaubert tenta de « théoriser » cette juxtaposition des contraires en en faisant la caractéristique de « l'Orient vrai, et, partant, poétique¹⁸ ». Mais, dans les lettres écrites de Jérusalem, en 1850, il n'a pas encore opéré cette synthèse. Il oscille entre un discours démythificateur et l'aveu, malgré tout, d'une séduction d'un paysage « qui va de niveau avec la Bible¹⁹ ». Or, même dans ce dernier cas, le discours de Flaubert est ambivalent. Certes, lorsqu'il s'adresse à sa mère, il adopte volontairement une attitude « naïve », celle des pèlerins pour qui la Terre Sainte est parfaitement superposable à ce qu'en dit le texte biblique : « Ainsi, pauvre vieille, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la Genèse, les Juges et les Rois²⁰. » Mais lorsqu'il écrit à Bouilhet, ce sont les obsessions personnelles qui prennent le dessus, la Bible étant évoquée de manière désacralisante pour justifier les fantasmes érotiques du voyageur : « Sacré nom de Dieu ! les belles femmes qu'il y avait à Nazareth ! des bougresses à la fontaine avec des vases sur la tête. Dans leur robe serrée aux hanches par des ceintures, elles ont des mouvements de cul biblique²¹. » On peut donc faire, dans une certaine mesure, une lecture « sexuée » de la correspondance de Flaubert, lequel ne dit pas la même chose à ses correspondants, selon qu'ils sont féminins ou masculins.

Il est un thème, cependant, qu'on retrouve aussi bien dans les lettres de Flaubert à sa mère que dans celles à Bouilhet : celui du

17 On pourrait renvoyer à cette lettre où il est question des « fientes d'aigles et de vautours » qui blanchissent le sommet des Pyramides de Guizeh (Flaubert, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 569 ; lettre à L. Bouilhet du 15 janvier 1850).

18 Flaubert avait donné ses notes de voyage à lire à Louise Colet, qui s'était indignée de l'épisode où son amant racontait ses aventures avec une prostituée vivant en Haute-Égypte. Mais Flaubert avait enfoncé le clou : « Tu me dis que les punaises de Kuchiouk-Hânem te la dégradent ; c'est là, moi, ce qui m'enchantait. Leur odeur nauséabonde se mêlait au parfum de sa peau ruisselante de santal. Je veux qu'il y ait une amertume à tout... » (*Correspondance*, t. II, éd. Jean Bruneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 283 ; lettre de Croisset, 27 mars 1853).

19 Flaubert, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 667 (lettre à L. Bouilhet du 20 août 1850).

20 *Ibid.*, p. 673 (lettre de Jérusalem, 25 août 1850).

21 *Ibid.*, p. 681 (lettre de Damas, 4 septembre 1850).

« mensonge » des lieux saints. Le ton est virulent, à la mesure des attentes que des lectures antérieures avaient pu susciter :

On est assailli de saintetés. J'en suis repu. Les chapelets, particulièrement, me sortent par les yeux. Nous en avons bien acheté 7 ou 8 douzaines. Et puis et surtout, c'est que tout cela n'est pas vrai. Tout cela ment, tout cela ment. Après ma première visite au Saint-Sépulcre, je suis revenu à l'hôtel lassé, ennuyé jusque dans les moelle des os. J'ai pris un saint Matthieu et j'ai lu avec un épanouissement de cœur virginal le discours sur la montagne²².

Flaubert est ici assez proche, idéologiquement parlant, de la comtesse de Gasparin, cette voyageuse protestante d'origine genevoise qui ne cesse de dénoncer les défigurations bibliques au nom de la tradition²³. Mais l'auteur du *Journal d'un voyage au Levant* (1848) est une authentique croyante, pour qui la Bible constitue un message indiscutable. Flaubert, lui, est un sceptique, à qui il arrive, certes, de se qualifier d'homme « de bonne foi²⁴ », mais qui, en réalité, ne parvient plus à croire au message du Christ :

Je n'ai pas pleuré sur ma sécheresse ni rien regretté, mais j'ai éprouvé ce sentiment étrange que deux hommes *comme nous* éprouvent lorsqu'ils sont tout seuls au coin de leur feu et que, creusant de toutes les forces de leur âme ce vieux gouffre représenté par le mot *amour*, ils se figurent ce que se serait... si c'était possible²⁵.

Flaubert annonce ici la fin des pèlerinages, tout en trahissant une mélancolie secrète à leur égard. On trouvera un échos de celle-ci, à la fin du siècle, chez un agnostique comme Loti, qui avoue que ses yeux sont « près de se voiler » lorsqu'il se trouve à Jérusalem, alors même qu'il reconnaît au Saint-Sépulcre un caractère « fictif²⁶ ».

22 *Ibid.*, p. 666 (lettre à L. Bouilhet, de Jérusalem, 20 août 1850). Cf. la lettre de Flaubert à sa mère, de Jérusalem, 25 août 1850 : « Je lui ai dit [à Bouilhet] l'impression religieuse que m'avaient fait[e] les saints lieux, c'est-à-dire impression nulle. [...] Le mensonge est partout et trop évident » (*ibid.*, p. 672-673).

23 Par exemple, lorsqu'elle se trouve à Jérusalem, en avril 1848 : « Tradition ! il n'est pas question dans la Bible de la *grotte* du prophète... » ([Valérie de Gasparin], *Journal d'un voyage au Levant*, 2^e éd., Paris, Ducloux et Cie, 1850, t. II, p. 158 ; souligné par l'auteur).

24 Flaubert, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 667 (lettre à L. Bouilhet de Jérusalem, 20 août 1850).

25 *Ibid.*, p. 666-667 ; souligné par l'auteur.

26 Pierre Loti, *Jérusalem*, Paris, Calmann Lévy, 1895, p. 64.

Au-delà de cette mise à distance de l'orthodoxie religieuse, la correspondance d'Orient de Flaubert témoigne d'une crise de la représentation qui était largement étrangère à Chateaubriand, au début du XIX^e siècle. Le narrateur de l'*Itinéraire* exprimait certes son embarras, dans sa Préface, à parler beaucoup de soi-même. Il lui arrivait aussi, au cours de son récit, d'adopter une posture démythifiante, que ce soit à propos des marins grecs ou des Bédouins de Judée. Mais cela ne mettait nullement en cause la capacité de l'écrivain à faire (et surtout à publier) la *relation* de son voyage. Flaubert, lui, adopte une attitude plus complexe, plus ambiguë aussi, puisqu'il écrit, – mais seulement pour quelques *happy few*. Il prend certes plaisir à voyager. Mais, précisément parce qu'il est souvent dans un grand état d'enthousiasme, il semble douter de sa propre légitimité narrative, comme si les mots ne pouvaient qu'être en retrait par rapport aux choses, – en tout cas par rapport au « réel » oriental dont il fait l'expérience. Flaubert écrit ainsi Frédéric Baudry, un bibliothécaire ami de la famille, le 21 juillet 1850 :

J'ai la mer sous mes fenêtres, un peu plus loin Beyrouth est entouré de mûriers et à ma droite le Liban qui a une cravate de nuages et une perruque de neige ; et quand je pense qu'il y a des gens qui ont assez de toupet pour *faire des descriptions* de tout ça ! Savez-vous, cher ami, quel sera le résultat de mon voyage en Orient ? ce sera de m'empêcher d'écrire jamais une seule ligne sur l'Orient²⁷.

Qui est visé ici, parmi ceux qui osent *faire des descriptions* ? Non pas Chateaubriand, sans doute, puisqu'il n'a pas fait escale à Beyrouth, mais plutôt Lamartine, qui a véritablement fait entrer le paysage de la montagne libanaise en littérature²⁸. La seule chose raisonnable face au spectacle de la nature orientale serait alors de se taire, – ou plutôt de *dire* qu'il faut se taire, tout en essayant malgré tout, comme Flaubert le fait pour son correspondant, de décrire le panorama de la côte syrienne, quitte à employer des métaphores qui font sourire (la « cravate de nuage »), comme pour mieux démontrer l'inanité de ce type de description.

On est ici, face à cette difficulté à décrire la montagne libanaise, dans une ironisation de l'esthétique du sublime, même si celle-ci est par

27 Flaubert, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 652 (lettre à F. Baudry, du lazaret de Beyrouth, 21 juillet 1850 ; souligné par l'auteur).

28 Voir Denise Brahimi, *Arabes des Lumières et Bédouins romantiques*, Paris, Le Sycomore, 1982, p. 92 et suiv.

ailleurs implicitement présente à un autre moment important du voyage en Orient de Flaubert, celui où il décrit pour la première fois les Pyramides et le Sphinx, qui lui procurent une émotion profonde : « En voyant cela (qui est indescriptible, il faudrait 10 pages, et quelles pages !), la tête m'a un moment tourné, et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris²⁹. » Une fois de plus, nous sommes dans une forme de prétérition, car Flaubert ne renonce pas totalement à décrire l'objet de son admiration. En revanche, il le fait dans un style volontairement familier, qui tranche sur celui qu'on attendrait dans un tel moment de jouissance esthétique : « Nous y avons couché trois nuits, au pied de ces vieilles bougresses de Pyramides, et franchement c'est chouette³⁰. » Ce que traduit ce type de formules familières, c'est le refus de se conformer à un discours en « style élevé » sur la grandeur, la majesté, l'antiquité des Pyramides, et plus généralement de l'Égypte antique³¹.

Mais Flaubert refuse tout autant les formules stéréotypées qui renvoient à une pratique bourgeoise du voyage, formules qui prolifèrent d'autant plus dans la littérature viatique contemporaine, que le voyage se démocratise avec le siècle. D'où la manière dont Flaubert, dans une autre lettre où il revient sur les Pyramides, parodie le discours du voyageur inculte et prétentieux : « Ces *étonnantes bâtisses*, au premier coup d'œil, ne paraissent pas fort grandes...³² » On n'est pas loin, ici, de la critique du *touriste*, un mot qui avait déjà fait son apparition dans la littérature française à cette époque (pensons aux *Mémoires d'un touriste* que Stendhal publie en 1838), et qui commence, dès les années 1850, à subir une dévalorisation croissante (pensons au début du *Voyage en Orient* de Nerval³³). Flaubert lui-même emploie le terme dans sa

29 Flaubert, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 551 (lettre à sa mère, du Caire, 14 décembre 1849). Cf. ma lettre de Flaubert à son frère, du Caire, le 5 décembre 1849 : « Quant à la vue qu'on découvre de là-haut [du sommet des Pyramides], je défie qui que ce soit [...] d'en donner une idée. [...] on tait sa gueule, voilà tout » (*ibid.*, p. 554).

30 *Ibid.*, p. 551.

31 Voir par exemple sa lettre au docteur Jules Cloquet, Le Caire, 15 janvier 1850 : « Donc nous voilà en Égypte, *terre des Pharaons, terre des Ptolémées, patrie de Cléopâtre* (ainsi que l'on dit en haut sytle) » (*ibid.*, p. 563 ; souligné par Flaubert).

32 *Ibid.*, p. 554 (lettre à son frère, du Caire, 15 décembre 1850).

33 « J'ignore si tu prendras grand intérêt aux pérégrinations d'un touriste parti de Paris en plein novembre. C'est une assez triste litanie de mésaventures... » (Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, t. II, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 173). Pour la dévaluation du touriste au cours du XIX^e siècle, voir Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, Paris, Plon, 1991.

correspondance d'Orient, et on sent bien qu'il prend soin de se démarquer autant que possible de la condition des touristes contemporains, lesquels, grâce à des agences comme Thomas Cook, vont pouvoir désormais visiter l'Orient à moindre frais, mais en groupe et dans un temps beaucoup plus limité, donc de façon forcément superficielle. On devine chez Flaubert, lorsqu'il arrive en Grèce (à la fin de son périple), la nostalgie d'un type de voyage à l'ancienne, celui des aristocrates du siècle passé, modèle auquel il ne peut cependant plus se conformer, notamment pour des raisons économiques. Il écrit ainsi à Bouilhet, d'Athènes, le 19 décembre 1850 : « Nous allons la semaine prochaine commencer nos courses, aux Thermopyles, Sparte, Argos, Mycènes, Corinthe, etc. Ce ne sera guère qu'un *voyage de touriste* (oh !!) : il ne nous reste ni temps ni argent³⁴. »

Que reste-t-il, pour Flaubert, de son voyage en Orient ? D'abord un extraordinaire éblouissement, dans tous les sens du terme : « Nom d'un nom ! la mer casse-pète de bleu », écrit-il dans son idiolecte, lorsqu'il se trouve à Beyrouth³⁵. Pourtant, dans la même lettre, après avoir dénoncé la corruption du pouvoir d'Abbas-Pacha, en Égypte, il concluait : « Je crois que l'Orient est encore plus malade que l'Occident³⁶. » Enthousiasme, donc, pour une expérience orientale qui donne au voyageur le sentiment d'être dans une « surréalité ». Mais aussi sentiment presque « postmoderne » de la désillusion face à un monde en voie d'uniformisation.

Le paradoxe est qu'il aura fallu à Flaubert faire le voyage en Orient, et même rédiger une ébauche de récit épistolaire, pour articuler une critique qui porte non seulement sur la démarche viatique, mais encore (et c'est là que réside toute la modernité de Flaubert) sur le langage lui-même, dont la capacité à dire le réel est constamment minée par les clichés qu'il véhicule. Et ce n'est sans doute pas un hasard si c'est précisément pendant ce Grand Tour méditerranéen, dont le caractère répétitif devient de plus en plus sensible au milieu du ^{xix}^e siècle, que Flaubert trouve le titre de son futur *Dictionnaire des idées reçues*, qui deviendra un appendice de *Bouvard et Pécuchet*, son roman inachevé, publié après sa mort. Il écrit ainsi de Damas à son ami Bouilhet, le 4 septembre 1850 :

34 Flaubert, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 725 ; souligné par l'auteur. Cf. également la lettre de Flaubert à sa mère, de Patras, 9 février 1851 : « Dans quatre jours nous embarquons pour Brindisi. Là, nous rentrons dans les conditions du touriste ordinaire C'est fini quant au vrai voyage » (*ibid.*, p. 743).

35 *Ibid.*, p. 652 (lettre à F. Baudry du 21 juillet 1850).

36 *Ibid.*, p. 654.

Tu fais bien de songer au *Dictionnaire des Idées Reçues*. Ce livre *complètement* fait et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, la convention générale, et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange, et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité³⁷.

Concluons en citant le *Dictionnaire des idées reçues* : « voyage : Doit être fait rapidement³⁸. » L'ironie est patente. Elle laisse au moins la possibilité aux futurs voyageurs de revenir à un mode de déplacement volontairement *lent*, comme le fera Nicolas Bouvier, un siècle après Flaubert.

Sarga MOUSSA (CNRS, Université de Lyon, UMR LIRE)

37 *Ibid.*, p. 678-679 ; souligné par Flaubert.

38 Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet. Dictionnaire des idées reçues*, éd. Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, GF-Flammartion, 1999, p. 435.